

les autres; et cette preuve de préférence, c'est certainement sa position qui la lui a fait donner.

Au reste le résultat des délibérations que la question des jésuites, et d'autres de même nature provoqueront, la diète est si bien arrêtée d'avance que rien ne parviendrait à se changer pour le moment, et que toute l'attention se porte naturellement en dehors de l'assemblée fédérale sur le travail incessant des partis. Berne est celui de tous les cantons vers lequel se tournent aujourd'hui avec le plus d'anxiété les regards des hommes d'Etat de la Suisse. Sous huit mois avec une persistance incroyable, tout s'y prépare pour une révolution dans le genre de la révolution de 1830. Comme à Bâle, ces deux cantons du gouvernement y prêtent la main, et comme à Lausanne celui-ci probablement sera renversé sans coup férir. Mais les conséquences en seront bien autrement redoutables que dans le canton de Vaud, car ce ne sera pas un simple changement de personnes, que l'association, soit-disant populaire ou anti-jésuitique, cherchera dans le renouveau du gouvernement. Ce sera le moyen d'arriver par la puissance militaire de Berne, d'abord à la fin de l'état de choses actuel dans le canton de Lucerne, puis à la domination du parti qu'elle représente sur toute la confédération qu'elle représente.

Nouvelles d'Allemagne.

Carlsruhe, 23 juillet.

Les espérances des industriels, relativement au congrès d'Anvers, n'ont en ce moment, ombragées à se relever un peu. Les journaux ont annoncé dernièrement que le plénipotentiaire prussien M. Pöschhammer n'avait pas accepté d'instructions définitives, c'est-à-dire un ultimatum, mais qu'il recevrait des ordres ultérieurs après l'examen des instructions des autres plénipotentiaires. Il paraît que ces nouvelles étaient tout-à-fait exactes. M. de Camille confirme aussi que la Bavière marchait parfaitement d'accord avec le Wurtemberg et le grand-duché de Bade pour demander des droits protecteurs convenables, ce qui a produit une vive impression. L'association thuringienne marche dans la même voie, et Hesse Darmstadt semble ranger aussi de ce bord, qui est, on n'en peut douter, celui qui a l'appui de l'opinion publique.

Stuttgart, 1^{er} août.

La première et la seconde chambre n'ayant pu s'entendre sur le principe à suivre par rapport à la dette du chemin de fer, le ministère des finances a fait au nom du gouvernement la proposition moyennant d'accorder, en laissant de côté la question de principe et se réservant d'y revenir en tout temps, un crédit de seize millions, y compris les 3,200,000 fl. déjà concédés et d'autoriser la commission à emprunter chaque fois le montant nécessaire au jugement du ministère des finances. La chambre a approuvé cette proposition et demandé, touchant le mode de l'emprunt, l'avis de la commission établie pour conférer sur la partie secrète du compte-rendu.

S'il faut en croire la *Gazette de Trèves*, il s'ouvrira dans la dernière quinzaine de septembre de nouvelles conférences relatives aux affaires du droit du Sund. On prétend que le conseiller du gouvernement, comte de Bülow, accompagnera, dans ce but, à Copenhague un plus haut fonctionnaire du gouvernement provincial de la Poméranie. On assure positivement que l'importante entreprise de la construction d'un canal pour éviter le passage du Sund a été reconnue inexécutable et que c'est un projet abandonné.

On écrit de Rosen, 29 juillet :

Le premier service divin de la communauté chrétienne catholique qui s'est formé ici a été célébré ce matin, sous la direction du curé Czarski, dans un temple évangélique que l'autorité avait mis à sa disposition. Malheureusement il a été précédé et suivi de quelques troubles déplorables. Hier soir vers 9 heures, une assemblée eut lieu, et on s'est porté à des excès qui ont nécessité l'intervention de la force armée. Pendant la nuit s'est passé tranquillement, et ce matin, pendant le service divin, il n'y a pas eu non plus de nouveaux désordres quoique les rues fourmillassent de peuple; on avait pris les mesures de précaution nécessaires. Cependant, après le départ de M. Czarski, qui avait quitté la ville vers midi, les campagnards, qui avaient afflué par milliers à la ville pour assister à une procession en l'honneur des rois Mijahislaw et Baleslaw, qui l'archevêque avait fixée à ce jour-là, se réunirent sur le marché devant la grande garde, qui était occupée par deux compagnies qu'ils attaquèrent pour délivrer plusieurs individus arrêtés, ce qui ne leur réussit pas, mais eut malheureusement pour résultat que plusieurs d'entr'eux furent blessés. Grâce à l'intervention énergique de nos autorités civiles et militaires, une à une sage modération, nous n'avons pas eu jusqu'ici de plus grands excès à déplorer, et nous espérons que la tranquillité ne sera plus troublée.

Après avoir reproduit l'article qui précède, la *Gazette générale de Posen* ajoute que des nouvelles officielles de Posen du 30 au matin portaient en effet que la tranquillité n'avait plus été troublée.

Nouvelles de France.

Paris, 1^{er} août.

La question de la dissolution de la chambre des députés, reste pendante. Si nous en croyons le *Siccle* et le *National*, elle sera prochainement résolue. Les candidats ministériels agissent partout comme s'ils avaient à préparer les chances de leur candidature. Les journaux des départements contiennent le récit de ces efforts heureux qu'ont faits ces candidats pour qu'il leur allouât une prime à l'arrondissement, un secours à l'école primaire, ou à l'établissement des routes. Quelques personnes regardent l'ajournement des propositions à la pairie, qu'attendent quinze ou vingt députés, comme une preuve de l'ajournement des élections; mais tout porte à croire que désormais l'attente ne sera plus longue. La publication de ces ordonnances sera le signal de la dissolution.

Le *Journal des Débats* analyse le compte général des travaux du conseil d'état pendant la période de 1840 à 1845. La partie qui offre le plus d'intérêt, en ce moment, dit-il, est celle qui concerne les congrégations religieuses de femme, les seules dont le gouvernement puisse autoriser l'existence. Dans ces cinq dernières années, 138 établissements de ce genre ont été autorisés. Le nombre de ces autorisations avait été de 156 dans les

5 années antérieures. Ce n'est pas à dire que 138 congrégations nouvelles se soient fondées; celles qui existaient de fait avant 1825 peuvent seules être autorisées par ordonnance royale; 16 seulement ont profité de cette facilité; les 128 autres établissements ne sont que des dépendances de congrégations déjà autorisées. La moyenne annuelle des acquisitions, des aliénations et des dons et legs, en ce qui concerne les congrégations religieuses, est indiquée dans le tableau suivant pour les quatre périodes que nous avons signalées :

	Acquisit.	Aliénat.	Dons et legs.
1802 à 1814.	7,008 fr.		13,564 fr.
1814 à 1830.	289,664	26,575 fr.	1,146,369
1830 à 1840.	310,940	98,322	380,846
Depuis 1840.	364,027	116,852	499,827

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires. Il en résulte que depuis 1840 les libéralités en faveur des congrégations religieuses se sont accrues dans une proportion assez considérable. Ce résultat est curieux et instructif; nous le constatons sans regret et sans envie. Puisque ces congrégations sont autorisées; puisqu'elles ont une existence légale, il est bon qu'elles participent au bien être et à la prospérité que le bienfait de nos institutions étend à toutes les classes de la société. Ceux qui donnent, comme ceux qui reçoivent, ont un droit incontestable,

Nouvelles d'Espagne.

Madrid, 29 juillet.

Le bruit continue de courir qu'il y aura des mutations importantes dans les sommités de l'armée et que notamment le personnel des inspecteurs des différentes armes serait modifié. Le général Concha aurait, à ce qu'on assure, (mais c'est un bruit qui mérite confirmation) l'intention de se démettre de ses fonctions, aussitôt que la tranquillité sera rétablie complètement en Catalogne.

Il paraît que le but de la conspiration découverte à Malaga était de proclamer la constitution de 1812 et Espartéro et de demander la déchéance du ministère. Les principaux inculpés ont été condamnés à la peine capitale. Des démarches actives sont faites pour obtenir une commutation; l'*Ayuntamiento*, le chapitre ecclésiastique et la junte de commerce ont fait des expositions dans ce sens. On a prié le capitaine-général de vouloir bien surseoir à l'exécution, jusqu'à ce que la reine ait statué sur le recours en grâce.

— Une correspondance de Rome publiée par *El Globo*, annonce que les affaires d'Espagne avancent peu. Les instructions reçues par M. Castillo y Ayensa sont conciliantes, mais cet agent manque de la résolution nécessaire pour les mettre en pratique. Il n'a plus l'autorité nécessaire pour suivre les négociations. Son prestige s'est évanoui depuis que le gouvernement espagnol a refusé de ratifier la convention qu'il avait signée; il a montré trop de condescendance pour le secrétaire d'état, l'unique personnage qui ait consenti à la recevoir. Mgr. Lambruschini ayant été plusieurs jours sans lui accorder cette faveur. Encore lorsqu'il voyait le secrétaire d'état, celui-ci commençait-il par lui dire qu'ils ne parleraient pas des affaires d'Espagne. M. Castillo, soit parce qu'il a des opinions ultramontaines, soit qu'il espérait capter la bienveillance des cardinaux, se montrait trop zélé partisan des doctrines romaines. Le St. Siège a une grande défiance du gouvernement espagnol qu'il croit très-disposé à le tromper. Habitué depuis la guerre civile à ne traiter qu'avec des réfugiés carlistes, il ne peut pas soupçonner que les Espagnols soient de bonne foi, et méconnaît la loyauté de M. Castillo. Quant au texte de la convention même il n'a été lu certainement que par Mgr. Lambruschini et ses plus intimes. En tête on donne à Isabelle II le titre de reine d'Espagne. Le texte se compose de 12 ou 14 articles. Le 1^{er} dit que la religion catholique sera toujours la religion exclusive de l'Espagne. On stipule la conservation des convents existant aujourd'hui, et l'on se promet pour l'avenir le rétablissement des convents supprimés. On confère aux évêques une intervention qu'ils n'ont jamais eue dans l'enseignement. Le pape promet un bref pour tranquilliser la conscience des acquéreurs de biens nationaux et d'envoyer un nonce pour le règlement d'autres questions. Du reste pas un mot de la reconnaissance d'Isabelle II.

El Herald dit à ce sujet :

Nous ignorons quelles auront été les mesures adoptées par le gouvernement espagnol, lorsqu'il s'est vu si cruellement joué par la cour de Rome; nous ne savons pas davantage quelle sera à l'avenir sa conduite dans une négociation ardue et délicate, où sont intéressés son honneur et les droits de la nation. Nous ne voulons pas même douter que ces Messieurs ne soient dignes d'être conseillers responsables de la couronne, honorés de la confiance de S. M. Mais si nous nous abusons encore, si nos espérances devaient être trompées de nouveau, nous l'avons notre voix accusatrice s'élèverait contre le ministre qui compromettrait ainsi les graves intérêts renfermés dans une question si importante, et le parti modéré ne s'associerait pas à la responsabilité d'une conduite contre laquelle protestent dès aujourd'hui tous ses organes dans la presse. Que le ministère n'oublie pas qu'il faut agir avec vigueur et confiance, en traitant avec Rome, et que le Saint-Siège, haï par les nations faibles ou soumises, dépose son orgueil et se montre humble et indulgent avec les gouvernements puissans et forts; et que se présenter ou suppliant n'est pas le meilleur moyen de traiter avec un gouvernement de cette nature. Ce que l'on ne peut tolérer surtout, c'est que la cour de Rome, accoutumée à reconnaître les gouvernements de fait lorsqu'ils sont puissans, fasse marchander, pour ainsi dire, à la reine d'Espagne les titres d'une légitimité que nulle autre puissance de l'Europe ne lui dispute aujourd'hui.

Le *Tiempo* prétend qu'à la suite d'un conseil de cabinet tenu à Saragosse, ordre avait été envoyé à M. Castillo y Ayensa de quitter Rome. Suivant le même journal, on croyait à Saragosse que M. Martinez de la Rosa n'accompagnerait pas la reine dans les provinces basques, attendu qu'on pourrait lui demander, au sujet des *fueros*, des explications qu'il ne serait pas opportun de donner.

Bourse de Madrid du 29 juillet.

(Cours officiel) 3 p. c. 29 sur c.; 29; à 60 j. — 5 p. c. 21; à 60 jours. — Dette sans intérêt 7; au o.; 7; au 15 août.

VARIÉTÉS.

Naufrage du brick belge le Charles.

Nous avons publié déjà quelques détails sur le naufrage du brick belge le *Charles*, dans les Mers des Indes en vue de Bornéo; mais on comprend que les aventures et les dangers que ce bâtiment a courus n'étaient pas encore connus. Un des officiers de cet équipage vient de publier le récit des privations et des souffrances de toute espèce contre lesquelles ils ont eu à lutter. L'*Emancipation*, dont nous empruntons ce récit, ajoute :

« Ces détails nous mettent à même de nous associer plus intimement au sentiment de reconnaissance que nous devons ressentir pour la marine hollandaise, pour des colons hollandais qui se sont si heureusement rencontrés pour sauver d'une mort affreuse et certaine des marins belges. »

Le 2 février 1844, le brick *Charles*, poussé par une forte brise du nord-est, quitta la rade de Singapour, pour se rendre à Manille.

« C'était un vendredi ! »

Bientôt nous laissons derrière nous les rochers de Pedro Branca et nous apercevons l'île Ste-Barbe.

Le vent passant insensiblement du nord-est au nord-ouest, tout en favorisant notre marche, nous amenait la pluie et les grains si redoutés dans la mer de Java.

Le lendemain matin le temps était brumeux; l'on aperçut les montagnes de l'île de Carinatta dont les sommets se perdaient dans les nuages; le passage ayant été reconnu, il fut bientôt franchi et, avant le soir, le groupe d'îles qu'on avait traversé, était hors de vue. En continuant à longer la partie sud de Bornéo, l'on arriva aux îles de *Poulo-Lant*, situées à l'entrée du détroit de Marassar. Les vents commencent alors à faiblir et nous abandonnèrent tout-à-fait au coin de la pointe raboteuse; contraints de louver dans les passes étroites laissées entre la côte de Bornéo, les îles et les écueils innombrables de *Pater Noster*, il arrivait quelquefois que dressés par les forts courants qui y règnent, nous nous trouvions plus éloignés du but que nous ne l'étions la veille.

Enfin la baie de Passier avait été dépassée et puis celle de Bally Papan, lorsque le temps se couvrit et fit présager un changement de vent. A une heure du matin la terre était visible et la sonde ayant rapporté moins de fond, le capitaine donna l'ordre à l'officier de quart de faire virer de bord et de continuer à se tenir à pareille distance de terre sur une profondeur de 14 brasses; quelques instans après le vent donna de plusieurs points et permit de faire route sur les mêmes côtes; la brise était forte, et le navire, incliné d'un côté, fut rapidement dans la direction prescrite. A quatre heures le quart fut changé et les ordres transmis; environ une heure après, le navire s'arrêta sans aucune secousse, au moment où l'on mettait en ralingue pour sonder de nouveau.

Jusques-là le brassage avait été régulier et rien ne pouvait signaler la présence d'un banc dans un endroit où les cartes indiquaient un bon ancrage.

L'éveil donné par l'officier de quart, tout le monde se précipite sur le pont; les voiles coiffées n'ayant pas eu le pouvoir de faire couler le navire, le capitaine ordonna de porter au large une ancre à jet. Les sondes prouvèrent que le navire était échoué sur un banc de vase de grande étendue, recouvert seulement de 10 pieds d'eau.

En vain l'on fit tous les efforts possibles pour hâler le navire en arrière; à peine put on le faire bouger de quelques pieds. La marée, qui descendait rapidement, empirait encore notre position. Elle n'avait rien pourtant de bien alarmant; notre gros brick, reposant mollement dans la baie, aurait pu rester longtemps dans cet état sans nullement compromettre sa sûreté; la prochaine marée allait le renflouer; ce n'était donc qu'un retard de plus à ajouter à tous ceux que le vent et le courant nous avaient occasionnés.

La brise soufflait et chassait avec elle une pluie fine et pénétrante qui ne laissait apercevoir la côte que pendant de courts instans; elle était basse, boisée et coupée de différentes ouvertures comme des bouches d'une grande rivière; se projetant alors vers le nord, elle formait une immense courbe terminée par une pointe; c'était le cap Pamarong et nous étions par le travers de la rivière de Gooty.

Dans une éclaircie, il nous sembla voir remonter des masses noires paraissant sortir de la rivière. Nous n'avions pu reconnaître la nature de ces apparitions lorsque la pluie, redoublant d'intensité, nous enveloppa de son sinistre manteau.

Un bruit extraordinaire, semblable aux fracas du tonnerre, attira toute notre attention; à la régularité de ces roulemens lointains répétés par les échos on eut bientôt reconnu des explosions d'artillerie. Enfin, au travers de la brume on put distinguer sept grandes pros (1) qui s'avançaient à la rampe. A six autres encore cachées par le brouillard, il n'y avait plus le moindre doute sur leur nature et sur leurs intentions. C'étaient des pirates.

A l'instant tous les préparatifs de défense furent ordonnés. Le bastingage du navire avait été ouvert à coups de hache, les deux canons chargés furent mis en batterie, sept carabines en mauvais état furent distribuées à l'équipage, ainsi que trois sabres, et l'on épuisa les munitions de bord en donnant à chaque homme un paquet de cartouches.

Avec des moyens de défense si minimes on était disposé à sauver le navire et à faire tête aux pirates qui s'élevaient. Contre notre attente les pros, au lieu de continuer leur marche sur nous, allèrent se poster à notre arrière et firent à l'ancre.

Pour un effort peu exercé, notre brick avait été très-redoutable; de chaque bord sept canons en bois et dix-huit travaillés passèrent leurs queues inoffensives par le haut sabords, c'est à cette apparence menaçante que nous devons certainement de ne pas avoir été attaqués de suite par les premières pros qui se sont avancées.

Il aurait été important de les débâcher de la position qu'elles venaient d'occuper, mais étant échoués et la construction

(1) Navires employés par les naturels pour la navigation dans les mers des Indes.

du bâtiment s'opposant à ce que nos pièces pussent être pointées à l'arrière, nous fûmes forcés d'être spectateurs passifs de l'attaque qui se préparait contre nous et de l'accroissement de nos ennemis.

Chaque nouvelle pros, obéissant aux signaux d'une seule d'entr'elles, allait se ranger à son poste pour compléter la formation d'une redoutable ligne de bataille, développée en demi-cercle, qui d'un instant à l'autre pouvait nous écraser.

Notre position devenait très-critique : il fallait en sortir à tout prix. Le capitaine assembla son conseil, qui se prononça unanimement sur la nécessité d'alléger le navire; à l'instant chacun se mit à l'œuvre; le salpêtre et le fer, sortant à la fois de toutes les écoutilles, étaient précipités à la mer; vains efforts! la marée descendait trop rapidement; déjà le cuivre du doublage se montrait à nu et nous annonçait le décroissement du fond.

Durant tout ce temps le nombre de pros s'était accru considérablement; on en comptait vingt-quatre, et d'autres continuaient à apparaître.

Le danger était imminent; le conseil assemblé de nouveau, ayant examiné avec calme l'état actuel des choses, trouva que l'armement par son insuffisance rendait la défense impossible. Comme aucune question d'honneur, dans un cas semblable, ne pouvait exiger le sacrifice d'un équipage certain d'être massacré, à la moindre résistance, qui aurait exaspéré les pirates, le capitaine ordonna de mettre les chaloupes à la mer, de les équiper et de les approvisionner autant que possible; il désigna leurs équipages; afin d'éviter la confusion inséparable d'un embarquement précipité.

Les travaux étaient loin d'être terminés quand toutes les pros, à un même signal, ouvrirent avec leurs pièces de l'avant un feu vif et soutenu. Au fracas des bouches à feu se mêlaient le pétillonnement de la mousqueterie; les boulets seuls fracassaient la distance et pleuvaient autour de nous, faisant bondir l'eau sous leurs ricochets multipliés. Au milieu du rideau de fumée qui enveloppait les assaillans, on vit bientôt leurs nombreux avirons agiter en cadence et toute la ligne, obéissant à cette impulsion, s'avancer vers notre arrière dans l'ordre le plus parfait et sans perdre leur feu.

Une manœuvre aussi bien exécutée et une attaque aussi formidable suffirent pour persuader davantage de la folie d'une résistance tentée avec des moyens de défense aussi limités que les nôtres, affaiblis encore par la position du navire; quand le sifflement des balles autour de nous eut indiqué que nous étions à portée de la mousqueterie, le capitaine ordonna l'embarquement; il se fit dans le meilleur ordre.

Le capitaine prit le commandement de la gig; l'officier en second, celui de la petite chaloupe, et le commandement du canot fut confié à l'aspirant. Ce n'est qu'après avoir vu tout le monde embarqué que le capitaine quitta son bord.

À peine avait-on poussé au large que le feu des pros fut dirigé sur les embarcations, et les pirates, accostant notre brick, s'abattirent sur lui comme une nuée de vautours sur leur proie.

Poursuivies par quelques pros, nos embarcations, entraînées par de vigoureux avirons, gagnèrent rapidement le large; la gig seule, trop fortement chargée, restait en arrière, exposée aux boulets qui pleuvaient autour d'elle et qui pouvaient la couler. L'aspirant, M. de Colombie s'étant aperçu du danger qu'elle courait, revint la rejoindre et la remorqua jusqu'à ce qu'elle fût hors d'atteinte.

Un grain, qui nous enveloppa de pluie et de brume, tout en augmentant la difficulté de la poursuite, facilita notre marche et nous donna une grande avance sur l'ennemi, qui, rebuté d'une chasse peut-être inutile, ou plutôt, tenté par le pillage, finit par retourner à bord de notre malheureux brick.

Nous étions saufs. Tous les yeux se tournèrent avec attendrissement, et pour la dernière fois, vers notre vieux bâtiment, que nous étions forcés d'abandonner.

Il s'agissait d'organiser notre marche de la manière la moins fatigante. Chaque embarcation s'était munie d'une voile de bonne tenue qu'il fallait gréer, et comme nos ressources étaient très-limitées, ont dut faire agir tous les ressorts de l'imagination pour réussir à l'établissement d'un système de voile loin d'être en rapport avec tous les besoins, mais suffisant cependant pour le moment; quelques avirons grossièrement taillés et consolidés par de nombreux cordages faisaient l'office de verges, et de mâture. Ces travaux terminés, on fit route vers la pleine mer; le vent nous poussait de l'arrière et favorisait notre marche.

Entourés de tout le confort que l'on peut se procurer à bord, aurait-on pu croire, en un instant, il fut possible de devenir aussi misérables que nous l'étions, mûllés, presque nus, grelottant de froid, séparés de l'abîme par quelques planches qu'une seule vague pouvait détruire.

La nuit approchait à grands pas; des nuages sombres hâtaient l'obscurité qui pouvait nous séparer.

Nous nous rassemblâmes pour délibérer et recevoir des ordres bien nécessaires dans un pareil moment, où tout doit être fait avec ensemble, où toute chance, bonne ou mauvaise, doit être mise en commun.

C'était alors aux officiers d'être énergiques, aux matelots de se soumettre entièrement à des ordres précis, c'était à la discipline de se montrer seule et entière, à tous d'être unis, unanimes.

La colonie européenne la plus voisine était Macassar, à plus de cent vingt lieues de nous; la seule route nous pouvaient espérer asile et secours, après une course longue et périlleuse, entourée de mille difficultés, en trois ans de privations de toute espèce. Tout autour de nous, des côtes inhospitalières; partout des peuplades indiennes ennemies des blancs; partout, de sanglantes représailles à attendre!

Nous partâmes des provisions; hélas! elle étaient bien minimes; quelques boîtes de conserves alimentaires, voilà tout! Mais si nous avions assez pour ne pas mourir de faim, quel douloureux sentiment ne s'empara pas de nous en voyant la petite quantité d'eau qu'on avait pu embarquer. La chose était grave, le besoin pressant. Cela nous décida à nous diriger sur l'une des îles de Pater-Noster, celle du N.-O., où la carte nous indiquait une anse que nous prîmes pour le premier rendez-vous si une circonstance fâcheuse venait à nous séparer. Il est à peine besoin de s'écarter les uns des autres, quand le péril nous entoure; nos faibles efforts seuls pouvaient encore nous sauver d'un danger, qui, séparément, aurait anéanti chacun de nous! chaque embarcation avait une boussole, une carte du détroit,

un tam-tam, mais pas une seule lumière pour guider et rien pour entretenir pendant la nuit un feu que la pluie et la mer auraient bientôt éteint. Pour ne pas être séparées, les trois embarcations furent amarrées par une longue touline ne gênant nullement leur manœuvre.

La nuit était venue noire et pluvieuse, comment allions-nous la passer? Dans un canot trop petit pour contenir tout son équipage, j'étais accroupi, le menton touchant les genoux, exposé, presque nu, à la pluie qui ne cessait de tomber, pénétrante et glacée, couverte par la mer jaillissant de toutes parts! Transpercé, transi de froid, grelottant de tous les membres exposés au vent frais et piquant, j'étais plein d'inquiétudes pour la manœuvre et la route, en proie à mille pensées amères qui venaient se presser en foule et me torturer. En luttant pour les chasser, je ne faisais que les faire revenir plus poignantes et plus sinistres; tout le passé se déroulait devant moi comme dans un rêve.

Dieu! quelle nuit! Elle dura un siècle, dont je comptai chaque minute! Enfin le soleil se leva radieux, dardant ses feux dans toute l'étendue qu'il ranimait; sa bienfaisante chaleur sécha le peu de vêtements qui me couvraient, et dissipa peu à peu mes souffrances.

Les hommes avaient assez bien supporté leur épreuve de la nuit. Leur insouciance de marin, la rudesse de leur nature étaient heureusement là pour empêcher leur moral de s'affecter; hommes du présent, ils ne sentaient que les souffrances du moment et les appréhensions futures ne venaient chez eux que lorsque de fortes souffrances physiques ont déjà sapé et secoué cette rude et solide organisation du matelot.

Il y avait une pensée douce et triste à la fois dans le bonjour que nous nous donnâmes le matin en nous revoyant au grand jour; par un beau soleil, abandonnés dans l'immensité, mais tous ensemble, sans un mot qui manquât à l'appel, sans un ami à regretter, liés par le même destin.

Nos yeux seuls exprimaient ce que la pensée disait et que nos lèvres n'osaient prononcer. Toute la journée se passa sans rien changer à notre position; le ciel rasséréné était éclairé par la brillante clarté du soleil, dont la trop grande chaleur était tempérée par une bonne brise qui nous poussait de l'avant. Chacun s'occupait à de petits travaux pour améliorer sa position; les matelots perfectionnaient la voiture, solidifiaient le gréement, arrimaient les différents objets gisant dans les embarcations; à l'arrière, les officiers, attentifs au vent et à la mer, gouvernaient et encourageaient l'équipage par leurs discours et leur attitude.

La brise nous poussa toute la journée; elle augmenta de force dans la soirée; et nous fit craindre que la nuit ne se passât pas sans encombre; les chaloupes, amarrées comme la veille, étaient tourmentées par une mer houleuse et donnaient parfois de violents chocs, qui, se communiquant à toute la ligne, compromettaient sa sûreté. Le temps empirait, les lames soulevées faisaient jaillir, en se brisant, l'écume de leurs crêtes sur les embarcations, et, ballottées par les vagues, elles s'enfonçaient et parfois disparaissaient entre leurs montagnes menaçantes.

Vers minuit, le clapotement de la mer était si fort qu'il nous fit présumer que nous passions sur les bancs du Pater-Noster; l'obscurité était alors tellement profonde qu'il nous eût été impossible de distinguer une terre à plus d'un demi mille; le courant en même temps nous portait au sud avec une rapidité considérable. Nous nous maintenâmes ainsi pendant environ deux heures, craignant qu'à chaque instant une lame d'eau tombant à bord, ne nous fit chavirer, lorsqu'enfin une des chaloupes reprenant un sursaut de mer, qui la força d'amener sa voile et de sortir de la ligne; les autres continuèrent jusqu'à ce qu'ayant eu le même sort, l'on se décida à attendre le jour en se maintenant avec les avirons pour éviter les lames qui déferlaient de toutes parts. Des coups de tam-tam, répétés à de petits intervalles, servaient de ralliement aux chaloupes; elles restèrent ensemble jusqu'au moment où celle montée par le capitaine cessa de répondre aux signaux et disparut. On revint sur ses pas, on chercha partout, des coups de fusil furent tirés, le tout inutilement. L'inquiétude était extrême et le jour ne fit que l'augmenter. Nos yeux fixés à l'horizon ne distinguaient rien. Accablés sous la pénible impression que nous causait cette séparation, nous entreprîmes d'aller à la recherche de nos compagnons, en nous dirigeant chacun dans une direction opposée, pour embrasser du regard une plus grande étendue d'horizon! Enfin un cri de joie signala que la troisième chaloupe était en vue; bientôt après, nous fûmes de nouveau rassemblés, nous félicitant d'avoir heureusement passé une nuit aussi mauvaise que celle qui venait de s'écouler. Il n'y avait plus moyen de songer à atterrir à l'endroit où nous nous étions proposé de faire de l'eau et que nous avions certainement dépassé! Le temps était amélioré, et le plus sage parti à prendre était celui de gagner la côte des Célèbes au plus tôt.

Le soleil vint encore faire circuler dans nos membres engourdis par le froid et le défaut de mouvement, une chaleur réparatrice et vivifiante.

Quint vint l'heure du repas, nous eûmes la douleur de trouver tout notre biscuit trempé par l'eau de mer. On le fit sécher; mais il fut impossible de lui ôter le mauvais goût qu'il avait contracté et qui excitait la soif. On répara les petites avaries survenues pendant la nuit et l'on éleva le bord de la gig, trop bas sur l'eau, par de petits bastingages de toile. Aidés par une jolie brise du N.-E., notre marche se soufint, mais l'élévation de la température de l'air n'en était pas diminuée. Nous commençons à souffrir de la soif; la ration d'eau très-restreinte était à peine suffisante pour nos besoins et nous avions la triste perspective d'en être privés tout à fait si nous ne parvenions bientôt à gagner la côte. Aiguillonnés par cette pensée, il n'y avait rien que l'on ne fit pour augmenter la marche des embarcations; le soir on crut voir le sommet des côtes élevées des Célèbes perdues dans les nuages, mais si indistinctement que l'on n'aurait pu assurer si ce que l'on voyait était réellement la terre.

(La suite à demain.)

CORS AUX PIEDS.

Le Taffetas Gommé de Paul Gage, est le seul qui en détruit la racine en quelques jours sans douleur, ainsi que les oignons et durillons. Dépôt à La Haye, chez M. Sack, nég.

En vente chez le Libraire J. D. SYBRANDI, à Amsterdam.
Lettre à M. le bourgmestre de la ville de Bonn, contenant les preuves de l'Origine Hollandaise du célèbre compositeur LOUIS VAN BEETHOVEN, par W. VAN MARSDIJK.
A propos de l'inauguration du monument dudit compositeur, l'éditeur ose se flatter que la lecture de cet opuscule ne sera pas sans intérêt.
Prix 30 cents.

J. DENIS.
Marchand Tailleur à La Haye,
rue dite Veenestraat, n° 175,
à l'honneur de prévenir le Public, qu'il vend au prix de facture et même plus bas, les articles suivants:
Draps. — Étoffes pour Pantalons et pour Gilets.
Boutons en tout genre. — Fournitures pour Tailleurs et Couturiers.
Eau de Cologne. — Cordelières. — Bourses de Paris. — Épingles pour hommes et pour femmes. — Camées, bracelets, chaînes de montres. — Cravates. — Brevets. — Lacets pour bourses, etc., etc.

NOUVEAU MAGASIN DE VOITURES.
Boyl van Guinée, à La Haye.
Le soussigné à l'honneur de prévenir le Public qu'on trouvera constamment chez lui un beau choix de Voitures en tout genre, voitures premières fabriques de Bruxelles.
Coquets français. — Drosky Victoria.
Idem royal. — Idem royal.
Phaétons Victoria. — Brougham.
Ainsi que Voitures de voyages et autres. Toutes ses voitures jouissent d'une grande solidité, d'une élégance, il les garantit pendant une année.
E. LEBLANC.

Cours des Fonds Publics.
Bourse d'Amsterdam du 5 Août.

	Int.	COURS 3 août.	OUVERT.	FERMÉ.
Dette active.	2 1/2	64 1/2	64	64
Dito dito.	3	—	77 1/2	—
Dito en liquidation.	3	—	77 1/2	—
Dito dito.	4	—	100	—
Dito des Indes.	4	—	100 1/2	—
Syndicat.	4 1/2	—	100 1/2	—
Dito.	3 1/2	—	94	—
Sociétés de Commerce.	4 1/2	166 1/2	166 1/2	166 1/2
Act. du lac de Harlem.	5	—	—	—
Chemin de fer du Rhin.	4	—	116 1/2	—
Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 18165.	—	—	109 1/2	—
Dito dito. 1828 & 18295.	—	—	—	—
Inscriptions au Grand Livre.	6	—	—	—
Certificats au dito.	6	—	—	—
Dito inscriptions 1831 & 18335.	5	—	100 1/2	—
Emprunt de 1840.	4	—	94 1/2	—
Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	92 1/2	—
Passive.	5	—	6 1/2	—
Dette différée à Paris.	5	—	7 1/2	—
Bénéfices.	—	—	—	—
Andoins.	5	—	93 1/2	—
Dito.	3	—	83 1/2	—
Coupons Andoins.	—	—	23 1/2	—
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
Dito métalliques.	5 1/2	—	118 1/2	—
Dito dito.	3 1/2	—	—	—
France.	—	—	—	—
Pologne.	—	—	—	—
Brésil.	—	—	—	—
Portugal.	—	—	—	—

Bourse de Paris du 4 Août.

	Int.	COURS 4 août.	OUVERT.	FERMÉ.
France.	—	—	122 1/2	—
Espagne.	—	—	83 1/2	—
Naples.	—	—	—	—
Pays-Bas.	—	—	—	—
Belgique.	—	—	—	—
États-Unis.	—	—	—	—

Bourse d'Anvers du 5 Août.

	Int.	COURS 5 août.	OUVERT.	FERMÉ.
France.	—	—	83 1/2	—
Espagne.	—	—	—	—
Naples.	—	—	—	—
Pays-Bas.	—	—	—	—
Belgique.	—	—	—	—
États-Unis.	—	—	—	—

Période d'Été.
CHEMINS DE FER HOLLANDAIS ET RIJNS.
Heures de départ et d'arrivées de La Haye à Amsterdam et Utrecht.
par Amsterdam et Utrecht.

Départ de LA HAYE.	Départ de HARLEM.	Arrivée à AMSTERD.	Départ d'AMSTERD.	Départ d'UTRECHT.	Arrivée à AMSTERD.
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
7 00	8 33	9 3	10 15	11 20	12 30
9 45	11 17	11 47	—	—	—
12 45	2 3	2 30	4 40	5 45	6 55
4 15	5 48	6 18	7 30	8 35	9 45
7 45	9 17	9 47	—	—	—

Heures de départ et d'arrivées d'Amsterdam à Utrecht et vice versa.

Départ d'AMSTERD.	Départ d'UTRECHT.	Arrivée à AMSTERD.	Départ d'AMSTERD.	Départ d'UTRECHT.	Arrivée à AMSTERD.
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
7 15	7 50	8 35	10 00	10 30	11 15
—	—	—	1 30	2 00	2 45
—	—	—	4 30	5 00	5 45
—	—	—	8 00	8 35	9 20
—	—	—	—	—	—

LA HAYE, chez Léopold Leobenbergh, Laga Nieuwstraten.